

Martine : on imagine difficilement qu'il peut y avoir dans cette malice propre aux enfants, cette espièglerie et cette insouciance des dangers du mal compris, une forme souriante mais réservée de mélancolie. C'est surprenant et étrange à la fois, comme si Heidegger n'avait rien oublié de son âme d'enfant. Cette mélancolie prend, avec l'âge adulte, les figures du ressentiment, des regrets, du remords, bref de l'esprit de lourdeur, les soupirs de l'en vain ; mais parfois aussi les figures de la révolte ou, forme atténuée, du mépris et du dédain. La vie a cependant très souvent les larmes au bord des yeux : elle tisse son cours de nos joies et de nos peines. Mais quand la vie n'est plus que mélancolie, sans le rire et cette ironie affectueuse, elle devient si lourde à porter qu'on finit par s'arrêter sur le bord du chemin et on confie à d'autres le soin de continuer.

Denis : c'est pourquoi je propose que nous lisions un poème de Hölderlin dans lequel la mélancolie a bien du mal à trouver sa compensation comme si, comme tu viens de le dire, elle forçait le chemin à s'arrêter sur une virgule.

«Si du lointain, puisque nous voici séparés,

Je te suis connaissable encor, si le passé,

Ô toi qui partageas les douleurs avec moi !

Peut encor vouloir dire un peu de bon pour toi,

Alors dis-moi, comment t'attend-elle, l'amie ?

Est-ce dans les jardins où, après un terrible

Et sombre temps, un jour nous nous sommes trouvés ?

Aux fleuves du saint monde originel, ici.

Je dois dire ceci : il y avait du bon

Dans tes regards lorsque jadis, dans les lointains

Tu te tournas gaiement regardant en arrière,

Homme toujours fermé, toujours à ténébreuse

Mine. Comment ont fui les heures, comment fit,

Devant la vérité que bientôt j'allais être

Si séparée de toi, mon âme pour se taire ?

Oui ! J'en ai fait l'aveu, vois-tu, j'étais à toi.

*Vraiment ! Et comme toi tu veux à ma mémoire
Rappeler le contenu et me l'écrire tout
Dans des lettres, voici qu'à moi aussi me vient
De dire maintenant le passé tout entier.*

*Était-ce printemps ou été ? Le rossignol
Et son doux chant vivait avec des oiseaux qui,
Sous couvert du bosquet, étaient dans les parages,
Tandis que de parfums les arbres nous cernaient.*

*Les passes éclaircies et les broussilles basses,
Le sable sur lequel nous marchions, tout cela,
Le rendait plus aimable et plus réjouissant.
Violette ou jacinthe, ou tulipe, ou œillet.*

*Vert était le lierre aux murs et aux murailles,
Et verte une ombre heureuse en les hautes allées.
Souvent nous passions là le soir, la matinée,
À nous dire beaucoup, nous regardant joyeux.*

*Dans mes bras revivait alors l'adolescent
Qui arrivait, encor délaissé, par les champs
Qu'il me montrait du doigt mélancoliquement,
Mais il savait encor dénommer les lieux rares,*

Il avait retenu tout le beau qu'il y a,

*Qui m'est aussi très cher, et que l'on voit fleurir
En les natalis pays sur les rives heureuses,
Ou bien qui se soustrait, hors de vue des hauteurs*

*D »où le regard au loin porte jusqu'à la mer,
Mais où nul ne veut être. Ainsi donc, sois content,
Et aie une pensée pour celle qui encor
Epreuve du plaisir de ce qu'a lui pour nous*

*Ce jour d'enchantement qui, pour faire un de nous,
S'ouvrit sur un aveu ou nos mains s'étreignant.
Hélas ! Malheur à moi ! Ce furent de beaux jours,
Mais ce qui les suivit, un crépuscule triste.*

*Tu es tellement seul en la beauté du monde,
À ce que tu me dis sans cesse, chéri ! Mais
Ce que tu ne sais pas, »
(Hölderlin, « Si du lointain... »)*

Martine : c'est très différent des hymnes et des élégies qui l'ont rendu célèbre...

Denis : ce texte fait partie des « poèmes de la folie » ; comme tu sais la vie de Hölderlin est divisée en deux périodes d'égale durée : la première, c'est celle des Hymnes et des élégies dont tu parles, et l'autre c'est celle de la « folie » mais je préfère dire de la solitude : Hölderlin occupait une chambre chez un artisan amateur de poésie et, en dehors de cet artisan, in ne fréquentait personne.

Martine, dans sa troisième Inactuelle, 'Schopenhauer éducateur » Nietzsche s'est montré particulièrement injuste envers lui :

« Un Anglais moderne décrit de la façon suivante le danger que courent le plus souvent les hommes extraordinaires qui vivent dans une société médiocre : « Ces caractères exceptionnels commencent par être humiliés, puis ils deviennent mélancoliques, pour tomber malades ensuite et mourir enfin. Un Shelley n'aurait pas pu vivre en Angleterre et toute une race de Shelley eût été impossible. » Nos Hælderlin et nos Kleist, d'autres encore, périrent parce qu'ils étaient extraordinaires et qu'ils ne parvenaient pas à supporter le climat de ce qu'on appelle la « culture » allemande. Seules des natures de bronze, comme Beethoven, Goethe, Schopenhauer et Wagner, parviennent à supporter l'épreuve. Mais chez eux aussi apparaît, dans beaucoup de traits et beaucoup de rides, l'effet de cette lutte et de cette angoisse déprimante entre toutes : leur respiration devient plus pénible et le ton qu'ils prennent est souvent forcé. »

(Nietzsche, « Schopenhauer éducateur », § 3)

Denis : c'est vrai mais à cette époque Nietzsche se trouvait encore sous l'influence des romantiques, de Wagner et de Schopenhauer.

Martine : et le premier dont Hölderlin a eu à souffrir, c'est d'ailleurs Goethe lui-même qui lui a fermé la porte d'accès à la revue des romantiques. Quoiqu'il en soit, les poèmes de cette seconde période sont très différents de ceux de l'époque précédente : ils sont généralement très courts et d'une écriture qui pourrait sembler naïve si on les compare aux textes de la première période.

Denis : c'est tout à fait juste mais il y a un autre aspect très caractéristiques de ces poèmes de la deuxième période : Hölderlin y parle beaucoup de la nature et des saisons (il consacre 22 poèmes aux saisons dont 9 au printemps), ce qui d'ailleurs n'est pas si surprenant ; et puis la mort y occupe une place relativement importante à travers plusieurs textes. La simplicité des textes ne les prive pas de profondeur : très souvent c'est ce qui est le plus facile à lire qui est aussi le plus difficile à comprendre.

Martine : justement ! Ce que j'ai du mal à comprendre, c'est que le poème est inachevé, qu'il se termine par une virgule : « ce que tu ne sais pas, ». De là cette question : qu'est-ce qu'il ne sait pas, celui qui semble parler du lointain ?

Denis : c'est difficile à dire : on peut tenter des conjectures mais ça reste des hypothèses, de l'interprétation. J'imagine que cet inachèvement est volontaire et que, d'une certaine manière, Hölderlin invite le lecteur à écrire la suite. Mais toi comment comprends-tu ce texte ?

Martine : le texte est adressé par une femme, l'amie, à un homme, l'adolescent venu des champs et qui se trouve à présent dans le lointain, la mort peut-être. Ce qui m'y fait songer, ce sont les lettres : on a l'impression que l'amie se remémore une histoire brisée par la mort en relisant les lettres qu'elle a conservées. Celui qui n'est plus là ne peut désormais lui parler que depuis leur passé. A ces lettres elle voudrait répondre, dire, elle aussi, le passé tout entier et notamment ce qu'il n'en sait pas. C'est là que notre imagination doit faire le reste : qu'est-ce tu en penses ?

Denis : il y a de la mélancolie dans ce texte qui me fait penser à un autre poème de cette époque douloureuse pour Hölderlin, notamment parce qu'il évoque le « saint monde originel » ; ce texte, intitulé « La promenade », est le suivant :

« Belles forêts sur le côté,

Peintes dessus la verte pente

Où ça et là je me dirige,

D'un doux repos récompensé

*Pour chaque épine dans le cœur
Quand j'ai le sens tout assombri
Parce que l'art et les pensées
Depuis toujours coûtent douleurs.
Et vous, jolis tableaux du val,
Par exemple jardins et arbre,
Ainsi que le ponceau, l'étroit,
Et le ruisseau qu'à peine on voit,
Au clair lointain, qu'il est donc beau
L'éclat du somptueux tableau
Du paysage qu'il me plait
De visiter quand il fait doux.
Aimable, la divinité
De bleu tout d'abord nous escorte,
Puis de nuages apprêtés,
Bâtis en voûte avec du gris,
Et d'éclairs flambants, de tonnerres
Roulants, et du charme des champs,
D'une beauté coulée de source
Depuis l'image originaire. »*

(Hölderlin, «La promenade »)

On peut y ajouter les derniers vers de « Lorsque depuis le ciel... » qui, dans l'édition française, suit directement « Si du lointain... », comme si ce poème nous disait justement ce qui suit la virgule.

*« Mais dans le bas, des eaux ruissellent, doucement
Se fait entendre là tout le jour un murmure ;
Cela n'empêche pas que toute la contrée,
De tout l'après-midi, soit repos et silence. »*

(Hölderlin, « Lorsque depuis le ciel... », extrait)

S'il y a beaucoup de mélancolie dans ces deux textes et si Hölderlin y paraît très sombre, des orages qui ébranlent la montagne s'échappe et atteint jusqu'à la plaine un ruisseau invisible (on le distingue à peine) et silencieux (un murmure) qui apporte à la plaine repos et paix, autrement dit la Sérénité. Tout se passe comme si le ruisseau rapportait timidement sur la plaine la Parole sacrée des Célestes

chantée par Hölderlin dans « Retour ». Si ces poèmes de la deuxième période sont ceux d'un homme blessé, il n'est pas résigné pour autant. Souviens-toi du dernier mot du poème « Le mot » de Stefan Georges : « que nulle chose soit, là où le mot faillit. » Hölderlin, comme dans « Souvenir », ne s'est pas désarmé : « Mais les poètes seuls fondent ce qui demeure ».

Martine : tu as écrit, dans ta jeunesse, un poème « Les rivières » mais ces rivières dont tu parlais alors étaient des torrents agités de révoltes et de tourments, un flux d'épaves, de lambeaux de vie qui ne donnait, semble-t-il, que bien peu de chose à espérer. Est-ce qu'aujourd'hui, si je te demandais de le réécrire, il serait différent, à l'image peut-être de ce ruisseau qu'évoque Hölderlin ?

Denis : c'est probable car notre vie partagée a, au fil du temps, apporté un peu de Sérénité à mon existence, même si je demeure tourmenté : on peut donner à certains heurts du passé une moindre importance mais, comme on l'a dit déjà, on ne peut pas les oublier. La Sérénité consiste, je pense, à tenir les choses, je veux dire les événements qui font notre histoire, à distance, une distance qui leur convient. Si les cicatrices ont effacé la douleur des plaies, elles n'en effacent pas le souvenir : elles sont la mémoire de toutes nos peines passées. Quoi qu'il en soit, la meilleure façon de tenir au plus loin le passé douloureux, c'est sans doute d'en rire : c'est en tout cas ce que dit Zarathoustra de l'esprit de lourdeur.

Martine : et sans doute n'avait-il pas tort ! Et justement il me revient une anecdote assez drôle au sujet de la rupture de Nietzsche avec son passé wagnérien : le « Parsifal » de Wagner et « Humain trop humain » de Nietzsche se sont croisés dans un bureau de poste. On sait que la lecture de « Humain trop humain » a plongé Wagner dans une rage folle ; de son côté Nietzsche ne ménage pas, notamment dans « Nietzsche contre Wagner », ses critiques envers une « pseudo-tragédie » apprêtée et un Wagner qui, « un chapelet aux pinces », comme disait Rimbaud de Verlaine, fait l'apologie de la Croix et de la chasteté.

Denis : Nietzsche n'était ni aussi grave ni aussi sérieux que l'on s'imagine généralement : aussi bien dans ses livres que dans sa correspondance, on trouve beaucoup d'humour, même si souvent cet humour prend la forme d'une ironie. Comme tu sais, il se souciait beaucoup de sa santé et le rire est un remède à bien des maux : il le savait pertinemment. Et puis il avait le sens de la réplique : souviens-toi de cette « pointe » qu'il adressait à Flaubert.

« On ne peut penser et écrire qu'assis (G. Flaubert). Je te tiens là, nihiliste ! Rester assis, c'est là précisément le péché contre le Saint-Esprit. Seules les pensées qui vous viennent en marchant ont de la valeur. »

(Nietzsche, « Le crépuscule des idoles », « Maximes et pointes, n° 34)

Martine, le lendemain matin : j'ai l'impression que mon petit philosophe s'est couché très tard et, à force de se croiser les bras, sa Morphée a fini par s'endormir. Le lit nuptial me semble si vide quand tu n'y es pas : j'avais pourtant une bien jolie berceuse à susurrer au creux de tes petites oreilles.

Denis : c'est un peu ta faute ! Tu m'avais mis au défi de réécrire « Les rivières » et c'est ce que j'ai fait pendant que mon Ariane se croisait les bras. Que veux-tu, l'amour, ça n'attend pas.

Martine : « Facteur, presse le pas car l'amour n'attend pas ! », c'est ce que souvent tu écrivais au dos de tes lettres : pauvre facteur que tu faisais courir par tous les temps ! Mais, s'il se bouche les oreilles, alors je suis d'accord avec toi et surtout impatiente de lire cette nouvelle version.

Denis : c'est tout frais et c'est tout chaud, l'encre est à peine séchée. Tu lis quand tu veux mais, te connaissant, j'imagine que c'est tout de suite.

LES RIVIERES (2024)

Des sommets qui s'égarant, la nuit d'un ciel grisé,
Traversant les alpages, parvient dans la vallée
Une rivière indolente, de roseaux camouflée,
Qui berce nos quiétudes de son cours murmuré.

En ses eaux nous reviennent de célestes clartés
Qui ont brisé d'en-haut le linceul des nuées ;
Elles annoncent le retour des hymnes printaniers
Qui chassent les nuages du mauvais temps passé.

Déjà de premières fleurs ont le sol transpercé :
Perce-neiges et crocus recouvrent la vallée,
Annonçant les jonquilles dont avril est charmé,
Quand les abeilles se pressent aux fleurs des cerisiers.

Les merles nous saluent d'une musique enchantée
Tandis que les mésanges d'un nid sont empressées ;
Les noyers et tilleuls de vert se sont drapés
Et des premiers lilas le vent s'est parfumé.

Au coin de la fenêtre l'hirondelle s'est logée :
Bientôt des œufs éclos les petits affamés
Feront danser le ciel de leurs parents pressés

D'apporter, dans leurs rondes, pitance à leurs gosiers.

Au bord de la rivière, un héron s'est posé
Et guette avec envie le cours d'eau poissonnier ;
Or là une écrevisse, qui osa le défier,
S'échoue au fond du bec de ce pêcheur zélé.

Et la rivière s'écoule, sans jamais s'épuiser,
À travers les prairies avec humilité ;
Elle nourrit la fontaine où l'homme peut s'abreuver
Ainsi que le troupeau quand il revient du pré.

Des écorces de chêne qu'enfants lui ont confiées,
Elle emporte les galions en de lointaines contrées,
Malice du premier âge qu'un vieillard embusqué
Ajoute à la Sagesse de sa Sérénité.

La rivière est sereine de sa simplicité
Car c'est toujours le Même par ses eaux emporté
Qui ravit à cent lieues une enfance avisée
De lui confier ses rêves d'un sourire partagé.

Dans l'écorce de chêne, c'est un bout de papier
Que d'une main innocente un enfant a glissé :
Bouteille à la rivière par ses eaux ballotée
Et qui demain peut-être ailleurs va éclairer.

Martine : le texte est certainement plus optimiste que le précédent : il est porteur de message et de vie également, abreuvant hommes et troupeaux. Il annonce le printemps, la saison des

naissances et renaissances. Tu évoques un ruisseau plutôt qu'un torrent humain et cependant, en dépit de sa puissance tranquille, le ruisseau emporte avec lui la Malice des enfants que guettent les vieillards soucieux de l'ajouter à leur Sagesse de sorte qu'ils atteignent à ce « gai savoir » de la Sérénité. Mais, comme tu l'as déjà dit, il y a dans cette Malice enfantine une certaine mélancolie, une « mélancolie souriante » disait Heidegger, la dissimulation d'une Sagesse qui ne se livre qu'à mots couverts.

Denis : c'est, me semble-t-il, le propre de la mélancolie si tu la dégages de son interprétation médico-physiologique qui l'assimile volontiers à la dépression ; le texte de Heidegger est très éclairant.

« La parole du chemin éveille un sens, qui aime l'espace libre et qui, à l'endroit favorable, s'élève d'un bond au-dessus de l'affliction elle-même pour atteindre à une sérénité dernière. Celle-ci s'oppose au désordre qui ne connaît que le travail, à l'affairement qui, recherché pour lui-même, ne produit que le vide. »

Dans l'air, variable avec les saisons, du chemin de campagne prospère une gaieté qui sait et dont la mine paraît souvent morose. Ce gai savoir est une sagesse malicieuse. Nul ne l'obtient qui ne l'ait déjà. Ceux qui l'ont le tiennent du chemin de campagne. Sur sa voie la tempête d'hiver et le jour de la moisson se croisent, la turbulence vivifiante du printemps et le déclin paisible de l'automne se rencontrent, l'humeur joueuse de la jeunesse et la sagesse de l'âge échangent des regards. Mais tout devient serein dans une harmonie unique, dont le chemin dans son silence emporte çà et là l'écho. »

(Heidegger, « Le chemin de campagne », in « Questions III et IV »)

Martine : effectivement Heidegger parle d'une gaieté dont la mine souvent est morose : doit-on y voir un lien avec l'affliction au-dessus de laquelle le sens éveillé par le chemin doit sauter d'un bond, ce qui rappellerait le « saut » auquel Heidegger fait souvent allusion ?

Denis : c'est probable mais il y a aussi dans la Malice cette retenue, cette dissimulation dont on a parlé (note du traducteur sur la base d'informations fournies par Heidegger lui-même). Mais il est peut-être temps d'aller se reposer : qu'en penses-tu ?

Martine, le lendemain matin : tu es incorrigible ! Hier soir c'est toi qui as proposé d'aller se reposer : moi je t'ai attendu et toi tu n'es pas venu. Je ne parvenais pas à oublier cette mélancolie dont nous avons parlé, J'aurais voulu me blottir dans tes bras, que tu m'y consoles de tes caresses mais rien du tout : un grand lit blanc pour moi toute seule où j'ai fini par m'endormir.

Denis : pardonne-moi ! Cette mélancolie me taraudait l'esprit également et du coup j'ai laissé parler ma plume. Je te lis ce que j'ai écrit si tu le veux...

Martine : d'accord mais tant pis pour toi si c'est trop triste : je sais encore bouder, tu sais...

MELANCOLIE

Le ciel n'en finit pas de ses larmes verser :
Partage de ma tristesse, la pluie sur moi tombée
Se mélange à mes pleurs qu'elle voudrait effacer
D'un rayon de soleil dont elle' est messenger.

Une vaine mélancolie de moi s'est emparée,
Portée par les regrets que nourrit mon passé ;
Qui êtes-vous parents et fidèle amitié,
Rien que des souvenirs de mon âme prisonniers.

Je revis les hier de présences enjoués,
Aux mains vers moi tendues, la saveur d'un baiser,
La Malice d'un enfant aux cheveux caressés
Et aux sourires dont l'âme jamais ne s'est lassée.
Où êtes-vous mes joies ? Seule la peine est restée
Qui écoule sur mes jours ce regard évincé
Par un dehors de pluie sur la vitre épanchée
Qui replie ma conscience sur un dedans piégé.

Piégé par cet hier qu'elle ne peut oublier,
Qui le prive d'avenir, un soleil espérer,
Séchoir de ses douleurs et d'aujourd'hui brisé
Sous le poids d'un avant dont il est écrasé.

Reviendront-elles demain de parfum me griser,
Ces effluves de la vie dont je suis absenté ?
On raconte des hier qu'ils reviennent en été
Quand, venant, les Célestes nous apportent la Clarté.

On dit que de lumière l'hiver est effacé,
Qu'il suffit d'un azur pour refermer les plaies
Et empêcher le sang de nos maux s'écouler :
Est-il gage un soleil du bonheur retrouvé ?

Quand l'œil est assombri, on se met à trembler,
Les mains voudraient se joindre pour au ciel s'adresser
Mais la peine les retient d'alors se rapprocher :
D'un dieu, quand il est sourd, que peut-on espérer ?

Alors on se retourne et pleure sur le passé
Quand les mains, d'assurance, venaient à se croiser :
On repense aux prières du bonheur conserver,
De nos vies que la source jamais ne soit fermée.

Et s'écoule la rivière de ce temps meurtrier
Qui emporte avec lui le peu qu'on a glané,
Ces fleurs que sur la berge nos mains ont arrachées

Et qui au fond du cœur de soif se sont fanées.

Les jours qu'on a cueillis au sol doivent retourner,
Y creuser notre tombe et toutes choses y laisser :
Qu'y pourrisse notre peine si la joie peut rester
Ailleurs qu'aux souvenirs dont nos yeux sont lavés.

Mais déjà la balance au mur s'est accrochée :
C'est la mort qui nous guette au creux d'un sablier !
De son filin tendu la cloche va s'agiter
Et sonner du trépas que l'heure est avancée.

Quand de nos vies la pierre est rondement taillée,
Que vide est l'encrier et l'échelle adossée,
Qu'éparses sont les armes et le livre fermé,
Au regard l'horizon n'a plus rien à livrer.

Du brulot de la vie la flamme s'est arrêtée,
Des mailles de la ceinture la bourse est détachée,
On abandonne au chien ce qui reste de clés
Et, déposant nos ailes, il nous faut s'en aller.

Si ronde est notre pierre que la mort doit peser,
Le démon veille au grain qui jamais n'a poussé :

Au jeu de la balance, de quel poids est l'ivraie ?

Si moins lourde est la pierre, mourir c'est se damner !

II

Des humeurs de la bête les hommes sont héritiers,

Tout ce qui est sauvage et souvent meurtrier :

Il se dit un poète, des agneaux dévorer,

Un fou de ses pulsions qu'il ne peut maîtriser.

C'est une sombre image dont l'âme est infestée,

Un excès de la haine sur l'autre déversée ;

Tout au fond de l'abîme, de l'agneau sur sa paix,

Gonflé d'envie, un aigle ses griffes descend jeter.

Des animaux l'humain est un défiguré,

Le déploiement maudit de sa seule cruauté ;

Et cependant les hommes sont un filin tressé

Entre le surhumain et l'animalité.

L'humain est un passage qu'il nous faut traverser,

Oubli de nos fureurs, de l'Esprit avancée ;

Si par-dessous la corde, un abîme s'est creusé,

C'est que la voie du but toujours est un risqué.

Il faut tant de courage pour au fil s'accrocher
Que de leur indolence les hommes sont contentés ;
Colère d'un Enchanteur aux faux amis chantée
Et dont Zarathoustra l'horreur vient démasquer.

Or l'Enchanteur se moque de n'être pas aimé
Et convient, par la ruse, de son hôte détourner
Du mépris dont ses dires son œil ont offensé :
Il lui suffit d'un jour pour les réconcilier.

Te souviens-tu, menteur qui au sol fut jeté,
Que par un seul coup de pied il a tes os brisé :
Tu voudrais de ton maître qu'il ait de toi pitié,
Or c'est par cette faiblesse que dieu fut condamné.

Tu te prétends poète mais t'enfuis des dangers
Et envies des panthères la mâchoire acérée :
Tu voudrais de l'agneau ses espoirs déchirer,
Meurtrier de l'enfant par le maître annoncé.

Tu reviendras souvent en nos esprits semer
Le doute et la folie dont tu es conjugué
Mais du lion qui dort un œil s'est refermé
Tandis que l'autre veille à des maux t'empêcher.

Si la faveur des dieux les hommes ont délaissée,
Je les sais qui reviennent, porteurs de cette Clarté
Qui, dans la nuit du monde, seule peut nous éclairer :
Qu'y pourras-tu, faussaire ? Crois-tu m'en détourner.

III

La nuit est sur sa fin, le jour va se lever :
Sur les verts pâturages s'est offerte la rosée,
Une sueur de la terre aux Célestes adressée,
Réponse à nos prières d'un avenir comblé.

J'aperçois les Célestes de nos cœurs s'approcher :
Ils rapportent cette lumière qu'on avait oubliée,
En effacent les ténèbres dont l'homme s'est emmuré
Et rendent aux floraisons l'éclat de leur beauté.

Sur les berges du lac les hommes se sont massés
Et, agitant leurs mains, ils accueillent l'avancée
De l'enfant du pays, sur son radeau dressé,
Qui les quitta jadis pour d'ailleurs s'imprégner.

Et l'enfant leur sourit, le regard apaisé
De revenir aux siens, des dieux le messager ;
Des souffrances de la terre lui revient la pensée :

Il se dit qu'un printemps l'hiver peut effacer !

Or déjà sur la berge son radeau l'a mené :

Pour ses amis d'hier le couvrant de baisers

Il n'a que bonnes paroles et, de ses yeux mouillés,

Heureux il les regarde, sa tristesse oubliée.

Car de joie sont ses larmes du pays retrouver

Et serrer dans ses bras ce qu'il a dû quitter ;

Les enfants ont grandi, les vieillards patienté :

De la mort son départ a l'horloge arrêté.

A la dévastation attendre est mesuré

Et c'est ainsi de l'homme qu'il doit être pensé ;

Quand revient le poète, qui sait les noms sacrés,

Un dieu sur nos destins aime son regard poser.

Les jeunes filles ont de fleurs leurs cheveux couronné,

Des fiancés leurs mains les invitent à danser,

À toutes ces joies la flûte a son air accordé

Et les mères enjouées ont le festin dressé.

De son tonneau le vin par l'homme est délivré

Dont se comblent les cruches que rapportent les aînés

Et quand les joues de rose alors se sont teintées,
Il s'écoule dans les coupes le raisin partagé.

De l'enfant qui revient l'œil soudain s'est figé
Et des pas de la danse chacun est arrêté ;
Accueillant vers le ciel son regard s'est tourné :
En arrivent les Célestes pour l'instant partager.

IV

Aux larmes de cet enfant combien se sont damnés ?
On rapporte que les flammes ont tout lieu consumé
Qui fut par ce tableau un seul jour habité :
Étrange malédiction d'un regard attristé !

Diras-tu ce chagrin dont tes joues sont mouillées,
De quelle profonde tristesse ton âme est écoulée ?
Non ! Tu ne diras rien, ta gorge est trop serrée,
Tu parles avec des pleurs et nul n'est offensé !

Les larmes d'un enfant sont-elles toujours signe de santé
Ou d'un trop grand mal-être qui ne peut s'exprimer ?
Par quelle douleur secrète ton cœur est-il rongé,
Quels affres de la vie soudain viennent l'arrêter ?

Quelles oreilles attentives ce mal peuvent écouter

Et s'armer de patience pour tes larmes assécher ?

Qui les pleurs d'un enfant au mur veut accrocher

Et de cette infamie sa demeure habiller ?

J'avoue ne pas comprendre de pareils insensés :

C'est du rire des enfants qu'on aime s'accompagner !

Aussi pourquoi de pleurs son logis tapisser :

Si bien faite est la toile, qu'en est la vérité ?

Sans doute que la question on s'est trop peu posée :

Le marmot d'une bêtise par son père fut châtié !

De pareils boniments on aime se rassurer,

Le portrait d'une menace aux malices adresser.

Soudain j'ai la nausée de telles choses évoquer :

Faire de ces pleurs d'enfants un devoir appliqué !

Que cendres soient les murs de ces règles imprimés :

Jamais larmes d'enfant ne seront méritées !

Ce ne sont pas les pleurs qui font les yeux parler :

Ils ne sont que les signes d'une souffrance qui se tait.

Les larmes sont un murmure, un silence habité

De ce qu'on ne peut dire, tant les mots sont usés.

Il est ainsi des peines qu'on ne peut raconter,

Des souffrances assassines dont l'âme est tourmentée,

Une blessure intérieure dont larme est sang versé :

Dans le regard se dit ce qu'on ne peut nommer.

Car jusqu'au bord des yeux le mal est remonté

Et c'est avec des pleurs qu'il vient s'y présenter ;

Mais quel est donc ce mal dont l'œil est embrumé,

De quelle nature intime peut-on le soupçonner ?

Les larmes sont une rivière dont nous sommes emportés,

D'une épave intérieure le simplement montré ;

Or nos regards s'arrêtent sur les joues maculées

Et de ce qui s'écoule ils sont ainsi privés.

Or l'enfant nous observe de son regard troublé

Et voit de son malheur qu'aucun être est soucie

Car rien ne le saisit du sanglot étouffé

Qu'un murmure gémissant qu'il ne peut supporter.

Car il est incompris l'enfant s'est réfugié

Au creux de sa douleur qu'il ne veut plus montrer ;

D'un revers de la main sa peine est asséchée :

Il retourne en lui-même pour d'autrui se cacher.

Et les siens se contentent d'une peine vite oubliée :

Il arrive qu'un enfant n'a raison de pleurer

Qu'un excès de fatigue ou un plaisir manqué,

Autant de bons mobiles qui sont les plus mauvais.

Si au repas du soir il n'a voulu goûter,

C'est que son corps fragile doit au lit reposer ;

On salue sa partance d'un sourire négligé :

Le sommeil de sa peine aura l'enfant lavé.

L'enfant semble endormi, inutile de veiller

Et sur nos bonnes consciences l'oubli est étiré ;

Nos scrupules, en dormant, de rêves sont effacés

Mais sous ses draps l'enfant s'est remis à pleurer.

La nuit a fait son temps, c'est l'heure de se lever !

L'enfant s'est endormi sur un coussin mouillé :

Pour que rien n'en paraisse, il doit le retourner

Et feindre de sourire à ses parents pressés.

Sur les bancs de l'école l'enfant s'est isolé

Et ne voit de la classe que son livre posé ;

Au maître qui s'étonne il se dit fatigué

Car, frappé d'insomnie, sa nuit fut écourtée.

De son manque de sommeil l'enfant est excusé
Et par bonté son maître l'autorise à rêver ;
Or cet enfant qui veille, à quoi peut-il songer
Si ce n'est ce mal-être dont son âme est blessée ?

Quand le dernier calcul sonne l'heure de la récré,
Dans un coin de la cour l'enfant s'est réfugié :
Il n'entend rien des rires dont tout s'est animé
Car il est tout entier perdu dans ses pensées.

Retour à la maison dans un car sans pitié :
Il n'en sait que la vitre, par le reste ignoré ;
Déjà la porte s'ouvre, ses parents sont rentrés
Mais rien d'autre l'attend que de pain son gouter.

Sur un coin de la table il prépare sa dictée,
Aux propos de sa mère ses mots sont ajustés
Qu'elle ne saurait entendre, au repas affectée ;
Le silence de son père s'excuse de la télé.

Des trois qui s'en remettent à la table dressée,
Chacun à son repas de se taire épicé ;
Quand vides sont les assiettes, elles retournent à l'évier :

Sans même se retourner l'enfant monte se coucher.

Pourquoi le ferait-il, Tout paraît l'ignorer :

Le bruit de la vaisselle, l'autre de la télé ;

Du chien sur le tapis on dirait une poupée,

Un jouet privé d'âme dont la pile est usée !

Du portrait sur le mur les yeux se sont fermés

Et plus rien ne s'écoule sur son visage grisé ;

Du tableau suspendu la mort seule est restée :

Un enfant s'est pendu, on peut le décrocher !

Martine : le premier texte est sombre et même désespérant : tu rapproches la mélancolie de la mort et on retrouve plusieurs allusions à la gravure de Dürer mais je ne saisis pas le rapport avec cette mélancolie que tu prêtes aux enfants...

Denis : les enfants sont comme les poètes : ils voient le monde autrement. Pour l'enfant une écorce de chêne, c'est un grand voilier, une simple mare est un océan. Mais quand ils regardent et entendent les adultes, ils savent par avance ce que sera leur avenir, ce que deviendra leur rapport au monde. On aime que nos enfants grandissent, c'est rassurant, mais on devrait pourtant les laisser prendre leur temps, ne rien précipiter : ils seront grands bien assez tôt. Devenir adulte, c'est mourir à son enfance et même c'est un suicide : il y a tant de souvenirs et d'images qui nous gênent. On feint d'en rire mais, au fond de soi, on voudrait que personne ne s'en souvienne. L'enfant pressent ces choses et si l'adulte feint de n'avoir jamais été enfant, celui-ci feint de ne pas l'être : il joue au grand mais avec beaucoup de ridicule car telle est sa malice.

Martine : quand parfois les enfants nous entraînent, malgré nous, dans leurs jeux, on feint de s'y prêter mais au fond on se sent bête et ridicule : on a le sentiment qu'il nous manque quelque chose, le sérieux à vrai dire, alors que ce qui nous fait défaut, c'est l'enfance elle-même.

Denis : continue...

Martine : le deuxième texte est une réplique à l'Enchanteur et à son « Chant de la mélancolie » au quatrième livre du « Zarathoustra ». Ce que je n'arrive pas à comprendre dans ce passage de Nietzsche, c'est que Zarathoustra semble, avec beaucoup d'ironie, prendre la défense de l'Enchanteur face aux critiques du consciencieux de l'esprit.

Denis : le point de vue du consciencieux est très kantien : fonder la liberté sur des certitudes. Souviens-toi de Kant : la liberté humaine est un postulat du « tu dois », un impératif catégorique, autrement dit une certitude ou encore une nécessité qui rationnellement ne peut être fondée. Il serait peut-être utile de lire, en son entièreté, cette réplique du consciencieux.

« Ainsi chantait l'enchanteur ; et tous ceux qui étaient rassemblés furent pris comme des oiseaux, au filet de sa volupté rusée et mélancolique. Seul le consciencieux de l'esprit ne s'était pas laissé prendre : il enleva vite la harpe de la main de l'enchanteur et s'écria : « De l'air ! Faites entrer de bon air ! Faites entrer Zarathoustra ! Tu rends l'air de cette caverne lourd et empoisonné, vieil enchanteur malin !

Homme faux et raffiné, ta séduction conduit à des désirs et à des déserts inconnus. Et malheur à nous si des gens comme toi parlent de la vérité et lui donnent de l'importance !

Malheur à tous les esprits libres qui ne sont pas en garde contre pareils enchanteurs ! C'en sera fait de leur liberté : tu enseignes le retour dans les prisons et tu y ramènes, —

— vieux démon mélancolique, ta plainte contient un appel, tu ressembles à ceux dont l'éloge de la chasteté invite secrètement à des voluptés ! »

Ainsi parlait le consciencieux ; mais le vieil enchanteur regardait autour de lui, jouissant de sa victoire, ce qui lui faisait rentrer le dépit que lui causait le consciencieux. « Tais-toi, dit-il d'une voix modeste, de bonnes chansons veulent avoir de bons échos ; après de bonnes chansons, il faut se taire longtemps.

C'est ainsi qu'ils font tous, ces hommes supérieurs. Mais toi tu n'as probablement pas compris grand'chose à mon poème ? En toi il n'y a rien moins qu'un esprit enchanteur. »

« Tu me loues, répartit le consciencieux, en me séparant de toi ; cela est très bien ! Mais vous autres, que vois-je ! Vous êtes encore assis là avec des regards de désir — :

Ô âmes libres, où donc s'en est allée votre liberté ? Il me semble presque que vous ressemblez à ceux qui ont longtemps regardé danser des filles perverses et nues : vos âmes mêmes se mettent à danser !

Il doit y avoir en vous, ô hommes supérieurs, beaucoup plus de ce que l'enchanteur appelle son mauvais esprit d'enchantement et de duperie : — il faut bien que nous soyons différents.

Et, en vérité, nous avons assez parlé et pensé ensemble, avant que Zarathoustra revînt à sa caverne, pour que je sache que nous sommes différents.

Nous cherchons des choses différentes, là-haut aussi, vous et moi. Car moi je cherche plus de certitude, c'est pourquoi je suis venu auprès de Zarathoustra. Car c'est lui qui est le rempart le plus solide et la volonté la plus dure —

— aujourd'hui que tout chancelle, que la terre tremble. Mais vous autres, quand je vois les yeux que vous faites, je croirais presque que vous cherchez plus d'incertitude,

— plus de frissons, plus de dangers, plus de tremblements de terre. Il me semble presque que vous ayez envie, pardonnez-moi ma présomption, ô hommes supérieurs —

— envie de la vie la plus inquiétante et la plus dangereuse, qui m'inspire le plus de crainte à moi, la vie des bêtes sauvages, envie de forêts, de cavernes, de montagnes abruptes et de labyrinthes.

Et ce ne sont pas ceux qui vous conduisent hors du danger qui vous plaisent le plus, ce sont ceux qui vous éconduisent, qui vous éloignent de tous les chemins, les séducteurs. Mais si de telles envies sont véritables en vous, elles me paraissent quand même impossibles.

Car la crainte — c'est le sentiment inné et primordial de l'homme ; par la crainte s'explique toute chose, le péché originel et la vertu originelle. Ma vertu, elle aussi, est née de la crainte, elle s'appelle : science.

Car la crainte des animaux sauvages — c'est cette crainte que l'homme connut le plus longtemps, y compris celle de l'animal que l'homme cache et craint en lui-même : — Zarathoustra l'appelle « la bête intérieure ».

Cette longue et vieille crainte, enfin affinée et spiritualisée, — aujourd'hui il me semble qu'elle s'appelle Science. » »

(Nietzsche, « De la science », in « Ainsi parlait Zarathoustra », livre IV)

Martine : ce que le consciencieux reproche à l'Enchanteur c'est d'inspirer aux hommes supérieurs le goût du danger ; or, dit-il, l'homme est craintif et c'est de ses craintes qu'est née la science comme unique fondement des certitudes.

Denis : exactement ! Et quand Zarathoustra reparait, il se moque du consciencieux en lui jetant des roses à la figure.

« Ainsi parlait le consciencieux ; mais Zarathoustra, qui rentrait au même instant dans sa caverne et qui avait entendu et deviné la dernière partie du discours, jeta une poignée de roses au consciencieux en riant de ses « vérités ». « Comment ! s'écria-t-il, qu'est-ce que je viens d'entendre ? En vérité, il me semble que tu es fou ou bien que je le suis moi-même : et je me hâte de placer ta vérité sur la tête d'un seul coup.

Car la crainte — est notre exception. Le courage cependant, l'esprit d'aventure et la joie de l'incertain, de ce qui n'a pas encore été hasardé, — le courage, voilà ce qui me semble toute l'histoire primitive de l'homme.

Il a eu envie de toutes les vertus des bêtes les plus sauvages et les plus courageuses, et il les leur a arrachées : ce n'est qu'ainsi qu'il est devenu — homme.

Ce courage, enfin affiné, enfin spiritualisé, ce courage humain, avec les ailes de l'aigle et la ruse du serpent : ce courage, me semble-t-il, s'appelle aujourd'hui — » »

(Nietzsche, ibidem)

Martine : et cette crainte est notre exception qui nous distingue des animaux sauvages et des hommes primitifs mais il faut une autre chose que tous affirment en chœur, « Zarathoustra ». Ce qu'il faut, dit encore le maître, c'est du courage et de l'audace, un goût avéré pour le risque.

Denis : tout à fait ! Mais Zarathoustra, s'il rejoint l'Enchanteur sur le principe, ne le rejoint pas sur le fond et d'ailleurs l'enchanteur va très vite s'en rendre compte.

« « Zarathoustra ! » s'écrièrent tous ceux qui étaient réunis, comme d'une seule voix, en partant d'un grand éclat de rire ; mais quelque chose s'éleva d'eux qui ressemblait à un nuage noir. L'enchanteur, lui aussi, se mit à rire et il dit d'un ton rusé : « Eh bien ! Il s'en est allé mon mauvais esprit !

Et ne vous ai-je pas moi-même mis en défiance contre lui, lorsque je disais qu'il est un imposteur, un esprit de mensonge et de tromperie ?

Surtout quand il se montre nu. Mais que puis-je faire à ses malices, moi ! Est-ce moi qui l'ai créé et qui ai créé le monde ?

Eh bien ! Soyons de nouveau bons et de bonne humeur ! Et quoique Zarathoustra ait le regard sombre — regardez-le donc ! Il m'en veut — :

— avant que la nuit soit venue il apprendra de nouveau à m'aimer et à me louer, il ne peut pas vivre longtemps sans faire de pareilles folies.

Celui-ci — aime ses ennemis : c'est lui qui connaît le mieux cet art, parmi tous ceux que j'ai rencontrés. Mais il s'en venge — sur ses amis ! »

Ainsi parlait le vieil enchanteur, et les hommes supérieurs l'acclamèrent : en sorte que Zarathoustra se mit à circuler dans sa caverne, secouant les mains de ses amis avec méchanceté et amour, — comme quelqu'un qui a quelque chose à excuser et à réparer auprès de chacun. Mais lorsqu'il arriva à la porte de sa caverne, voici, il eut de nouveau envie du bon air qui régnait dehors et de ses animaux, — et il voulut se glisser dehors. »

(Nietzsche, ibidem)

Martine : après les mots de Zarathoustra, le mauvais esprit s'échappe de tous les hommes supérieurs mais effectivement l'Enchanteur a déjà compris que Zarathoustra ne s'est pas rangé à son avis. Et d'ailleurs le maître circule parmi eux tous, il secoue leurs mains comme s'il avait à la fois quelque chose à excuser, s'être laissés prendre au piège de l'Enchanteur, et à réparer, à savoir leur faire comprendre le véritable sens du courage et de l'audace face au danger. Il ne s'agit pas de chercher le danger pour lui-même et se donner des frissons mais il ne s'agit pas davantage de se tenir bien au chaud des certitudes par crainte du danger précisément.

Denis : c'est, je pense, une lecture très pertinente. A présent tu peux évoquer la troisième partie de mon texte sur la mélancolie.

Martine : dans ce troisième texte, tu t'inspires beaucoup du poème « Retour » de Hölderlin comme si, face à la dévastation, les villageois avaient attendu le retour du poète, porteur de

rédemption. Et c'est effectivement ce qui se passe dans le poème de Hölderlin qui annonce le retour des Célestes : tout souci n'est certes pas écarté mais c'est au poète de s'en charger. Bref le retour du poète au pays est doublement salutaire : d'une part il accompagne le retour des Célestes et d'autre part il ramène avec lui ce devoir, qui n'appartient qu'à lui, de surmonter les épreuves, notamment en énonçant les noms sacrés qui font défaut.

Denis : très bien commenté ! Et que dis-tu du dernier ?

Martine : je ne peux rien en dire, ma gorge est trop serrée ! Le texte parle de lui-même : à quoi bon en rajouter...

Denis : tu as raison ! Il n'est pas nécessaire, me semble-t-il, de revenir sur la gravure de Dürer que j'ai beaucoup évoquée dans le premier texte. On peut, en revanche, évoqué brièvement, deux autres auteurs qui ont parlé, de manière très différente, de cette mélancolie : Victor Hugo et Rainer Maria Rilke. On commence par lequel ?

Martine : par Victor Hugo...

Denis : il s'agit d'un texte de 1856 intitulé « Melancholia » et qui fait partie du recueil « Les contemplations » : je te propose de n'en lire qu'un extrait.

« Où vont tous ces enfants dont pas un seul ne rit ?

Ces doux êtres pensifs, que la fièvre maigrit ?

Ces filles de huit ans qu'on voit cheminer seules ?

Ils s'en vont travailler quinze heures sous des meules ;

Ils vont, de l'aube au soir, faire éternellement

Dans la même prison le même mouvement.

Accroupis sous les dents d'une machine sombre,

Monstre hideux qui mâche on ne sait quoi dans l'ombre,

Innocents dans un baignoire, anges dans un enfer,

Ils travaillent. Tout est d'airain, tout est de fer.

Jamais on ne s'arrête et jamais on ne joue.

Aussi quelle pâleur ! La cendre est sur leur joue.

Il fait à peine jour, ils sont déjà bien las.

Ils ne comprennent rien à leur destin, hélas !

*Ils semblent dire à Dieu : « Petits comme nous sommes,
« Notre père, voyez ce que nous font les hommes ! »
Ô servitude infâme imposée à l'enfant !
Rachitisme ! Travail dont le souffle étouffant
Défait ce qu'a fait Dieu ; qui tue, œuvre insensée,
La beauté sur les fronts, dans les cœurs la pensée,
Et qui ferait — c'est là son fruit le plus certain —
D'Apollon un bossu, de Voltaire un crétin !
Travail mauvais qui prend l'âge tendre en sa serre,
Qui produit la richesse en créant la misère,
Qui se sert d'un enfant ainsi que d'un outil !
Progrès dont on demande : « Où va-t-il ? Que veut-il ? »
Qui brise la jeunesse en fleur ! Qui donne, en somme,
Une âme à la machine et la retire à l'homme !
Que ce travail, haï des mères, soit maudit !
Maudit comme le vice où l'on s'abâtardit,
Maudit comme l'opprobre et comme le blasphème !
Ô Dieu ! Qu'il soit maudit au nom du travail même,
Au nom du vrai travail, saint, fécond, généreux,
Qui fait le peuple libre et qui rend l'homme heureux ! »*

(Victor Hugo, « Melancholia », in « Les contemplations », extrait)

Martine : c'est un texte, à caractère social, qui s'intéresse au travail des enfants : le texte parle de lui-même et n'appelle aucun commentaire.

Denis : effectivement cela fait partie du combat social mené par Hugo mais aussi de ses dénonciations des inégalités sociales : cet extrait est précédé par un extrait consacré à une couturière qui, faute d'ouvrage, doit se prostituer ; le troisième extrait évoque les souffrances

endurées par un cheval de trait ; ensuite Hugo parle d'un avocat sans scrupules pour enchaîner avec un texte sur un vieillard casseur de cailloux. Le dernier morceau évoque un Paris nocturne divisé entre misère et fêtes luxuriantes animées par des bals ou encore des jeux de casino. On le lit ?

Martine : on le lit...

« Les carrefours sont pleins de chocs et de combats.

Les multitudes vont et viennent dans les rues.

Foules ! Sillons creusés par ces mornes charrues :

Nuit, douleur, deuil ! Champ triste où souvent a germé

Un épi qui fait peur à ceux qui l'ont semé !

Vie et mort ! Onde où l'hydre à l'infini s'enlace !

Peuple océan jetant l'écume populace !

Là sont tous les chaos et toutes les grandeurs ;

Là, fauve, avec ses maux, ses horreurs, ses laideurs,

Ses larves, désespoirs, haines, désirs, souffrances,

Qu'on distingue à travers de vagues transparences,

Ses rudes appétits, redoutables aimants,

Ses prostitutions, ses avilissements,

Et la fatalité des mœurs imperdables,

La misère épaisit ses couches formidables.

Les malheureux sont là, dans le malheur reclus.

L'indigence, flux noir, l'ignorance, reflux,

Montent, marée affreuse, et parmi les décombres,

Roulent l'obscur filet des pénalités sombres.

Le besoin fuit le mal qui le tente et le suit,

Et l'homme cherche l'homme à tâtons ; il fait nuit ;

*Les petits enfants nus tendent leurs mains funèbres ;
Le crime, antre béant, s'ouvre dans ces ténèbres ;
Le vent secoue et pousse, en ses froids tourbillons,
Les âmes en lambeaux dans les corps en haillons :
Pas de cœur où ne croisse une aveugle chimère.
Qui grince des dents ? L'homme. Et qui pleure ? La mère.
Qui sanglote ? La vierge aux yeux hagards et doux.
Qui dit : « J'ai froid ? » L'aïeule. Et qui dit : « J'ai faim ? » Tous !
Et le fond est horreur, et la surface est joie.
Au-dessus de la faim, le festin qui flamboie,
Et sur le pâle amas des cris et des douleurs,
Les chansons et le rire et les chapeaux de fleurs !
Ceux-là sont les heureux. Ils n'ont qu'une pensée :
A quel néant jeter la journée insensée ?
Chiens, voitures, chevaux ! Cendre au reflet vermeil !
Poussière dont les grains semblent d'or au soleil !
Leur vie est aux plaisirs sans fin, sans but, sans trêve,
Et se passe à tâcher d'oublier dans un rêve
L'enfer au-dessous d'eux et le ciel au-dessus.
Quand on voile Lazare, on efface Jésus.
Ils ne regardent pas dans les ombres moroses.
Ils n'admettent que l'air tout parfumé de roses,
La volupté, l'orgueil, l'ivresse et le laquais
Ce spectre galonné du pauvre, à leurs banquets.*

Les fleurs couvrent les seins et débordent des vases.

Le bal, tout frissonnant de souffles et d'extases,

Rayonne, étourdissant ce qui s'évanouit ;

Éden étrange fait de lumière et de nuit.

Les lustres aux plafonds laissent pendre leurs flammes,

Et semblent la racine ardente et pleine d'âmes

De quelque arbre céleste épanoui plus haut.

Noir paradis dansant sur l'immense cachot !

Ils savourent, ravis, l'éblouissement sombre

Des beautés, des splendeurs, des quadrilles sans nombre,

Des couples, des amours, des yeux bleus, des yeux noirs.

Les valse, visions, passent dans les miroirs.

Parfois, comme aux forêts la fuite des cavales,

Les galops effrénés courent ; par intervalles,

Le bal reprend haleine ; on s'interrompt, on fuit,

On erre, deux à deux, sous les arbres sans bruit ;

Puis, folle, et rappelant les ombres éloignées,

La musique, jetant les notes à poignées,

Revient, et les regards s'allument, et l'archet,

Bondissant, ressaisit la foule qui marchait.

Ô délire ! Et d'encens et de bruit enivrés,

L'heure emporte en riant les rapides soirées,

Et les nuits et les jours, feuilles mortes des cieus.

D'autres, toute la nuit, roulent les dés joyeux,

*Ou bien, âpre, et mêlant les cartes qu'ils caressent,
Où des spectres rians ou sanglants apparaissent,
Leur soif de l'or, penchée autour d'un tapis vert,
Jusqu'à ce qu'au volet le jour bâille entr'ouvert,
Poursuit le pharaon, le lansquenet ou l'homme ;
Et, pendant qu'on gémit et qu'on frémit dans l'ombre,
Pendant que les greniers grelottent sous les toits,
Que les fleuves, passants pleins de lugubres voix,
Heurtent aux grands quais blancs les glaçons qu'ils charrient,
Tous ces hommes contents de vivre, boivent, rient,
Chantent ; et, par moments, on voit, au-dessus d'eux,
Deux poteaux soutenant un triangle hideux,
Qui sortent lentement du noir pavé des villes...*

Ô forêts ! Bois profonds ! Solitudes ! Asiles ! »

(Victor Hugo, ibidem)

Martine : juste une petite question ! Les deux poteaux noirs portant un triangle rouge, de quoi est-ce le symbole ?

Denis : ce n'est pas vraiment un symbole : il s'agit de la guillotine !

Martine : une guillotine qui n'est pas faite que pour les gueux...

Denis : précisément ! Remarque que dans ce texte la mélancolie vire au tragique... On passe à Rilke ?

Martine : et comment ! C'est lui qui, un soir, t'a retenu et empêché de me rejoindre : j'attendais mon chéri, la bouche pleine de mots doux, et lui, il préférait lire Rilke...

Denis : les quelques textes que je te propose prolongent habilement ce qui précède puisqu'il y est également question de Paris... Je me réfère à un très beau et bon livre de Philippe Jaccottet

de 1970 et qui est simplement intitulé « Rilke ». Voici un premier extrait qui cite une lettre de Rilke à Clara, son épouse demeurée en Allemagne alors qu'il se trouve à Paris.

« Rilke s'est heurté à Paris, et d'abord, comme Kleist un siècle environ plus tôt, il a été rempli de stupeur et d'angoisse. À Clara, restée en Allemagne et la principale destinataire, alors, de ses lettres, il écrit, le 31 août 1902, trois jours après son arrivée :

... Paris, qui est vraiment une grande ville étrangère, très, très étrangère pour moi. Les hôpitaux qu'on voit ici partout m'angoissent. Je comprends pourquoi ils reviennent sans cesse chez Verlaine, chez Baudelaire et Mallarmé. Dans toutes les rues on voit des malades qui s'y rendent, à pied ou en voiture. On les voit aux fenêtres de l'Hôtel-Dieu dans leur étrange costume, le triste et blême uniforme de la maladie. On devine tout à coup qu'il y a dans cette immense ville des régiments de malades, des armées de mourants, des peuples de morts. Je n'avais encore éprouvé cela dans aucune ville, et il est étrange que je l'éprouve justement à Paris où (comme l'écrivait Holitscher) le besoin de vie est plus fort que partout ailleurs. Le besoin de vie, est-ce... la vie ? Non, la vie est quelque chose de calme, de vaste, de simple. Le besoin de vie est hâte et chasse. C'est le besoin d'avoir la vie, tout de suite, tout entière, en une heure. C'est de cela que Paris est plein et c'est pourquoi il est si près de la mort. Une ville étrangère, étrangère » »

Un deuxième extrait qui cite un passage, toujours sur Paris, de « Les Cahiers de Malte Laurids Brigge » :

« Cette présence oppressante de la misère, de la déchéance, de la mort, en même temps que ce tumulte d'une pseudo-vie qui ont d'abord défini Paris aux yeux de Rilke, le livre qu'il va écrire au cours de ces années pour les affronter et, si possible, les surmonter, les Cahiers de Malte Laurids Brigge, en a donné une traduction d'une intensité presque insoutenable :

À présent que je suis à l'abri, dans ma chambre, je vais essayer de réfléchir tranquillement à ce qui m'est arrivé. Il est bon de ne rien laisser dans le vague. Donc, j'entrai, et d'abord je vis que quelqu'un occupait la table à laquelle j'ai coutume de m'asseoir. Je saluai dans la direction du comptoir, commandai mon repas et m'assis là auprès. Mais aussitôt, bien qu'il ne bougeât pas, je le sentis. C'est précisément son immobilité que je sentis et que je compris tout d'un coup. Un courant s'établissait entre nous, et je connus qu'il était raide de terreur. Je compris que la terreur l'avait paralysé, terreur de quelque chose qui se passait en lui-même. Peut-être que, en lui, un vaisseau se rompait ; peut-être qu'un poison, longtemps redouté, en ce moment précis envahissait le ventricule de son cœur ; peut-être un grand abcès éclatait-il dans son cerveau, comme un soleil qui lui changeait l'aspect du monde. Avec un indicible effort, je me forçai de regarder de son côté ; car j'espérais encore que tout cela était imaginaire. Mais alors je bondis de dessus ma chaise, et me précipitai au-dehors ; car je ne m'étais pas trompé. Il était assis là, dans un épais manteau noir, et son visage convulsé, tout gris, s'enfonçait dans un cache-nez de laine. Sa bouche était pesamment close ; quant à ses yeux, il n'était pas possible de dire s'ils y

voyaient encore : des lunettes aux verres fumés et embués les cachait et tremblaient un peu. Ses narines étaient distendues, et les grands cheveux sur ses tempes vidées se fanaient comme sous l'effet d'une trop grande chaleur. Ses oreilles étaient longues, jaunes, jetant de grandes ombres derrière elles. Oui, il savait qu'en ce moment il s'éloignait de tout ; pas seulement des hommes. Un instant encore, et tout va perdre son sens, et cette table, et cette tasse et cette chaise à laquelle il se cramponne, tout le quotidien et le proche va devenir incompréhensible, étranger, et clos. Ainsi il était là, il attendait que ce fût consommé. Et ne se défendait plus...»

Enfin un troisième et dernier extrait qui cite également un extrait des « Cahiers » :

« Dans ce Paris-là, il n'est plus un endroit où échapper à la terreur : L'existence du terrible dans chaque parcelle de l'air. Tu le respirez avec sa transparence ; et il se condense en toi, durcit, prend des formes pointues et géométriques entre tes organes ; car tous les tourments et toutes les tortures accomplis sur les places de grève, dans les chambres de la question, dans les maisons de fous, dans les salles d'opération, sous les arcs des ponts en arrière-automne : tous et toutes sont d'une opiniâtre indélébilité, tous subsistent et s'accrochent, jaloux de tout ce qui est, à leur effrayante réalité. Les hommes voudraient pouvoir en oublier beaucoup ; leur sommeil lime doucement ces sillons du cerveau, mais des rêves le repoussent et en retracent le dessin. Et ils s'éveillent, haletants, et laissent se fondre dans l'obscurité la lueur d'une chandelle et boivent comme de l'eau sucrée cette demi-clarté à peine calmante. Car, hélas, sur quelle arête se tient cette sécurité ? Le moindre mouvement, et déjà le regard plonge au-delà des choses connues et amies, et le contour, tout à l'heure consolateur, se précise comme un rebord de terreur... »

Martine : je comprends aisément qu'un tel Paris ne peut que donner le bourdon... même si les rencontres et le travail avec Rodin pouvaient compenser dans une certaine mesure.

Denis : c'est vrai mais pour un temps seulement car Rilke a dû quitter Paris, à la demande de Rodin...

Martine : et bien tant mieux pour lui ! Tu te souviens que je t'ai demandé de réécrire « Les rivières » ? Ça me revient comme ça et ça me donne une idée...

Denis : je t'écoute...

Martine : pour oublier un peu cette mélancolie on pourrait s'évader...

Denis : qu'est-ce que tu proposes ?

Martine : on pourrait traverser les champs, ensuite le bois et enfin s'arrêter sur une bande d'herbe fraîche pour un tête-à-tête au bord de l'eau. Qu'est-ce que tu en penses ?

Denis : que c'est une excellente idée si du moins le temps est de notre côté...

Martine : je pense qu'il le sera...

